

## Quelques lettres avant le meurtre

Suzanne Robert

Volume 27, numéro 4 (160), août 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31286ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Robert, S. (1985). Quelques lettres avant le meurtre. *Liberté*, 27(4), 43–52.

SUZANNE ROBERT

## QUELQUES LETTRES AVANT LE MEURTRE

LUFTEN, 12 MARS

Sydney,

Votre lettre inattendue est arrivée ce matin. Sans elle, la conviction que vous n'aviez aucun souvenir de moi m'aurait fait suivre ce penchant que j'ai de ne jamais donner suite à mes projets. Je vous assure que j'avais l'intention de vous écrire après votre séjour ici, à Luften, l'année dernière. Du fond de mon arrière-boutique, jusque tard dans les nuits enneigées, j'ai souvent tenté d'imaginer ces jungles humides où vous travaillez maintenant. Ici l'hiver n'en finit plus; le ciel s'assombrit dès le début de l'après-midi et les aubes ne marquent pas de véritables frontières avec les nuits.

Vous me demandez ce que j'ai fait de l'année qui nous sépare de notre rencontre. Peu de choses, en réalité; j'ai, entre autres, reçu certains beaux objets à la boutique et aussi quelques livres rares dont un vous plairait beaucoup. Quand vous étiez à Luften, je n'avais pas encore transformé un recoin de ma boutique en comptoir de revente de livres (il y a si peu d'amateurs ici pour le commerce porcelainier). J'ai donc repeint le panneau du magasin; on y lit maintenant «CUNARD PORSELEN, INNFORSEL, BOKHANDEL» en lettres dorées sur fond bleu. Comme à l'habitude, j'ai passé beaucoup de temps dans les massifs rocheux et les cavernes des environs

de Luften — la grotte du Rev surtout, et le gouffre de Felle — et ma collection de minéraux en est devenue plus impressionnante encore. Pour tromper l'ennui, j'ai entrepris de la classer selon un ordre tout à fait personnel (les experts utilisent la «classification de Dana»). Certains minéraux récoltés portent des sortes de lichens ou de mousses. Vous pourriez peut-être, en tant que botaniste, me renseigner à leur sujet? Peut-on en faire un herbier?

J'ai aussi séjourné, en octobre, chez ma sœur Marthe qui habite près de Lummersvart, les forêts de l'intérieur. Vous aimeriez, je pense, cette vaste lande subitement rompue par des bois profonds, très denses, aux clairières rares. Je ne sais si vous connaissez suffisamment la langue de notre pays pour saisir la signification du mot *lummersvart*: *lummer* pourrait se traduire par «étouffant», ou plutôt «suffocant», et *svart* est le noir. Noir suffocant. S'il fallait croire aux nombreux ragots dont ces forêts font l'objet et que Marthe se plaît toujours à raconter en amplifiant l'horreur des passages les plus lugubres, jamais on n'entrerait dans la masse opaque des Lummersvart. Et pourtant, sans qu'on y entre vraiment de corps, l'esprit peut en être la proie car c'est par le terme même de *lummersvart* que l'on désigne, dans les terres, les moments de mélancolie morbide et de découragement. Ainsi, un seul mot sert à décrire à la fois une forêt et un état d'âme. Dans la contrée d'origine de mon père, on dit de ceux qui souffrent de désespoir qu'ils «broient du noir»; ils se font ogres de leur propre malheur, comme les anacondas qui étouffent et broient les bêtes malades ou inexpérimentées dans les régions où vous séjournerez, alors qu'ici les désespérés, passivement et sans possibilité de recours à l'acte, sont eux-mêmes ce «noir suffocant». Il n'y a pas d'écart entre le désespéré et son désespoir, entre la bête dévorée et l'anaconda. On devient ce qui nous ronge, ou plutôt ce qui nous dévore emprunte notre identité, avec cette différence que le *lummersvart* ne détruit pas entièrement sa proie; il ne fait que détacher d'elle des pans de vie irrécupérables.

Voilà, c'est ainsi. C'est ainsi que l'année s'achève. La mer mouille avec acharnement nos falaises glacées. Luften n'a pas changé; vous la retrouveriez intacte, avec ses fortifications en ruines, ses portes d'accès, ses faubourgs ternes, son port délabré, son vieux collège universitaire de grès rose où nous avons fait connaissance, il y a un an déjà, lors de votre conférence sur la flore des côtes de notre île. Vous ne pouvez savoir quelle imagerie baroque et enfantine je nourris au sujet des jungles où vous travaillez. Promettez-moi de m'écrire encore, de m'indiquer l'endroit précis où vous poursuivez vos recherches et de me parler de vos travaux. Et revenez me rendre visite à Luften. L'été prochain, j'espère?

D.H. Cunard

#### CALÇOENE, 20 AVRIL

J'ai reçu votre lettre ce matin. Elle aura mise plus d'un mois à parvenir jusqu'ici, ce qui est peu, compte tenu de la distance. Quel plaisir de vous lire enfin, du fond de cette «jungle», à des milliers de kilomètres de Luften! Je me réjouis d'apprendre que vous allez bien et vous envie la neige et le froid de l'île. Le climat des lieux où nous travaillons est si pénible; l'été s'achève (il dure de décembre à mars) et la chaleur commence à peine à décroître. Le plus difficile, le plus insupportable, c'est cette humidité tenace. Inutile de vous dire que nous rêvons tous de déserts et de sécheresse...

L'année dernière, à Luften, je vous avais très vaguement parlé de ce projet de recherche pour lequel nous attendions encore les fonds nécessaires. Je ne me souviens pas exactement de ce que je vous en avais dit. Voici de plus amples détails: nous travaillons sur la côte atlantique d'un territoire septentrional du pays, appelé Amapá, au nord des Bouches de l'Amazone, entre le Cap Raso et le Cap Orange. Vous trouverez facilement l'endroit dans un atlas. Notre recherche porte sur la croissance des mangroves et sur les conditions propices à leur reproduc-

tion dans d'autres sites du globe. Notre équipe réunit des spécialistes de diverses disciplines: ornithologie, entomologie, zoologie générale, géologie, hydrographie et, bien sûr, botanique; il y a également un photographe-caméraman et une interprète. Notre campement permanent est situé près de Calçoene (c'est là que se trouve le bureau de poste); nous logeons dans des sortes de bungalows rudimentaires, assez éloignés les uns des autres, près des salants. Le mien voisine celui de l'ornithologue. Nous sommes ici depuis le début de janvier. Quatre mois de travail épuisant, souvent interrompu en raison des trop fortes chaleurs et des malaises qu'elles causent. Il nous faudra explorer toute la région; les travaux s'annoncent donc longs et ardu, et je ne pense pas pouvoir me rendre à Luften l'été prochain. Ce n'est que partie remise. J'ai hâte d'admirer le nouveau panonceau de votre boutique, vos étagères de livres rares et vos admirables porcelaines. Dommage que je n'aie pas eu le temps de visiter votre magasin, l'année dernière. J'ignorais que vous possédiez une collection de minéraux, tout comme j'ignore ce qu'est la «classification de Dana». Le géologue de notre équipe pourrait me renseigner à ce sujet; c'est toutefois de vous que j'aimerais obtenir cette information.

Pour ce qui est des mousses et des lichens, je voudrais bien vous préparer un court document, mais j'ai si peu de temps libre. Chaque soir, après une journée harassante, je rentre au bungalow pour analyser et classer les spécimens recueillis. Ne vous inquiétez pas, je trouverai sûrement quelques moments de répit pour répondre à vos questions. Elles m'ont rappelé tant de souvenirs de jeunesse. Les herbiers de mon enfance habitent encore ma mémoire avec une étonnante précision. Je me souviens que j'achetais toujours mon outillage chez un vieux taciturne du nom de Griffin. Les armoires vitrées de sa boutique étaient rangées dans un ordre impeccable; nous n'avions pas la permission d'y prendre nous-mêmes ce dont nous avons besoin. Il y avait des loupes, des déplantoirs, des cartables de récolte, des

bouteilles de formaline, des brucelles, etc., certains scellés dans des cellophanes, d'autres recouverts d'un plastique coloré. Le vieux Griffin m'avait toujours fait extrêmement peur jusqu'au jour où, sans raison apparente, il m'offrit un immense cartable bleu que je possède encore; les cartons d'herbier en étaient si grands qu'on pouvait y placer des parts à très nombreux spécimens. C'est dans ce cartable que se trouve ma collection de fleurs mauves et bleues: vipérines, chicorées, scabieuses, iris, myosotis, vesces. Et des mousses aussi. De l'hyphe surtout.

Un papillon de nuit tourne autour de la lampe à l'huile (évidemment, nous n'avons pas l'électricité!). Si je n'éteins pas, il mourra sans doute.

Dès que le temps me le permettra, je vous écrirai plus longuement pour vous parler de la mangrove, de la vie dans cet enfer humide, exigeant. D'ici là, j'attends de vos nouvelles.

Sydney-M.

## LUFTEN, 19 MAI

«Ce qui m'éteint est légion, et tout ce qui m'atteint accroît ma fadeur.» Je viens tout juste de lire cette phrase dans le roman de June Seymour, *Le Prisonnier du passage*.

Sydney,

Il a fallu presque un mois à votre lettre pour atteindre sa destination; pendant un instant, j'ai craint que vous n'ayez pris la décision de ne plus m'écrire. Nous avons un mois de mai froid, pluvieux, traversé par des odeurs de terre détrempée, de racines gonflées d'eau. Les ciels bas effleurent la surface de la mer d'où s'échappe une brume humide, pénétrante. Même l'intérieur des maisons s'imprègne de cette humidité glaçante. J'ai allumé le poêle de faïence, tout à l'heure, dans l'arrière-boutique. Aucun client n'est encore venu.

Grâce à mes recherches dans les atlas, je crois savoir à peu près où vous vous trouvez. J'ignorais ce qu'est une mangrove et que cela pouvait croître. J'ignorais jusqu'à l'existence de ce mot. Les dictionnaires expliquent vaguement de quoi il s'agit, mais tout comme vous désirez connaître par moi la classification de Dana, c'est de vous que j'aimerais tenir ma notion des mangroves, une notion moins terne, moins lointaine que celle que j'en ai. Par exemple, dormez-vous sous une moustiquaire? quelle végétation voyez-vous par les fenêtres de votre bungalow? quelles plantes avez-vous recensées jusqu'à maintenant? sont-elles aussi immenses qu'on le croit? ont-elles une odeur forte, musquée, capiteuse? Les livres ne peuvent rien m'apprendre à ce sujet, et l'imagination n'arrive pas à remplir ses fonctions; elle ne sait plus transgresser l'état forcément sommaire des renseignements théoriques qu'on lui fournit et il ne reste d'elle qu'un pauvre organe inefficace, incapable d'abolir pas à pas l'inimaginable. Si vous étiez ici, je vous inonderais, selon ma mauvaise habitude, d'un flux ininterrompu de questions. Et vous en éprouveriez peut-être une grande lassitude, pendant que l'amertume de ma vie cesserait, pour un temps, d'étouffer ma curiosité.

Une lente chaleur se répand dans l'arrière-boutique et couvre les carreaux des fenêtres d'une fine buée, écran de protection entre mon repère et l'inimitié du dehors. J'ai sur ma table un cristal de calcite récolté l'année dernière dans une fissure de retrait à la grotte du Rev (Renard, en français); il est posé sur le livre de June Seymour dont il double le titre. Le calcite possède un pouvoir de biréfringence: quand un rayon lumineux y pénètre, il le divise immédiatement en deux rayons qu'il réfracte de façon perpendiculaire l'un à l'autre; on obtient ainsi une double image virtuelle de ce que l'on observe à travers lui. *Le Prisonnier du passage* s'en trouve donc deux fois inscrit sur la couverture du livre. Deux passages jumeaux, chacun enfermant un être condamné à la réclusion. Je possède plusieurs cristaux et en joins un

à cette lettre. Vous verrez, toute la flore de la mangrove subira sous vos yeux un magique dédoublement.

Un client vient d'entrer. Que me veut-on encore?

### LE LENDEMAIN, 20 MAI, L'APRÈS-MIDI. CHEZ MOI.

Il fait un soleil morne, insidieusement doux, pernicieusement serein, si bêtement étranger aux tourments de la nuit.

Depuis quelque temps, un cauchemar nocturne non seulement me gêne mes nuits (si ce n'était que cela!), mais de plus me poursuit tout au long du jour. Je rêve que j'ai une cinquantaine d'années et que je porte un sarrau d'un blanc éclatant; je travaille dans l'arrière-boutique. Un jeune livreur, inconnu de moi, frappe à la porte. J'ouvre. Je tiens un poignard dissimulé derrière mon dos. Le jeune homme entre, ne me regarde pas, ne me parle pas, se penche pour déposer la caisse qu'il transporte. C'est à ce moment précis que, avec une insensibilité et une indifférence déconcertantes, je lui fiche le poignard entre les omoplates, répétitivement, froidement. Après le meurtre, rien ne vient troubler mon calme. Je referme la porte. C'est l'été; le soleil inondait la pièce pendant le crime. Je tire le corps du jeune livreur jusqu'à l'escalier de la cave où je le jette sans plus m'en soucier. Je m'affaire ensuite consciencieusement à laver le sang répandu sur le carrelage, le tapis, les meubles. Tout un attirail de produits de nettoyage couvre ma table; des brosses, un bac d'eau savonneuse, des chiffons, des poudres à récurer. Je me consacre au nettoyage avec fièvre et minutie, et c'est au cours de ce travail que renaît en moi la notion d'être humain conscient, agissant, discipliné. Lorsque l'arrière-boutique brille de nouveau de propreté, un contentement infini m'envahit. Le cadavre gît au pied de l'escalier, mais cela ne m'importe pas. Je prends place dans un fauteuil pour savourer tranquillement ma satisfaction d'avoir, avec méticulosité et rigueur, recréé un ordre parfait.



Au réveil, une sueur chaude m'inonde. Il m'est arrivé aussi de hurler et que ce hurlement me tire du sommeil. Mais le plus souvent, je me terre sous mes draps pour oublier ma culpabilité, car ce rêve me semble parfois si réel que j'ai la conviction d'avoir véritablement assassiné le jeune inconnu. Je revois les rais de soleil éblouissants dans l'arrière-boutique, cette indifférence avec laquelle j'ai jeté le cadavre à la cave, cet automatisme de mon geste non prémédité. Le sang, son odeur, ses nuances grenat et vermeilles, rien de tout cela n'a créé en moi, pendant le rêve, une quelconque fascination ou le moindre dégoût. Au réveil, j'ai la nausée. Le matin, lorsque je me rends à la boutique et que j'aperçois un policier en faction au coin d'une rue, j'ai l'affolante impression qu'il me cherche, qu'il connaît l'existence de mon crime nocturne, qu'il m'attend, qu'il alertera toute une brigade s'il m'aperçoit. Parfois j'arrive à sourire de ma culpabilité imaginaire et poursuis allègrement ma marche. Mais d'autres fois, surtout lorsque mon rêve m'a semblé particulièrement «vrai», j'entre dans un état tout à fait irrationnel; il me faut alors impérativement emprunter, pour aller à mon travail, un trajet où je ne risque pas de croiser un policier; le réseau de venelles de Luften y pourvoit. Il me protège contre la Loi, l'injuste Loi, qui condamne indifféremment vérités et mensonges, qui trouverait sûrement une raison valable de m'accuser des actes commis au cours de mes rêves. La peur m'envahit, et ce n'est pas tant la crainte de ne pouvoir m'échapper qui m'habite et transforme mes comportements que celle d'incarner un double personnage dont les deux tronçons n'entretiennent aucun rapport et me poussent vers une dualité, une dichotomie absurdes, comme si je vivais dans un fragment de calcite. Une conduite irréprochable le jour, une existence meurtrière la nuit. Vous souriez, n'est-ce pas? Il y a de quoi! Je subis, dans ces moments-là, des paniques comme seuls doivent en connaître ceux qui ont véritablement tué. Par exemple, quand j'arrive à la boutique, je m'empresse de descendre à la cave pour bien vérifier

qu'aucun cadavre ne s'y trouve. Ou alors, un besoin effréné d'aller tout avouer à la police se fait sentir avec une telle urgence que j'en perds le sens des réalités. J'ai cependant si peur de l'emprisonnement que je ne donne pas suite à mon intention de me dénoncer. Et, nuit après nuit, j'appréhende le sommeil. Dormir crée en moi l'obligation du meurtre. Au cours de ma vie, bien d'autres cauchemars d'une terrifiante morbidité ont hanté mes nuits. Si je vous raconte celui-ci, Sydney, c'est sans doute pour que vous me rassuriez à mon propre sujet. Suis-je, Sydney, inébranlablement honnête ou croyez-vous, au contraire, que ce rêve traduise une dépravation foncière? Cette nuit, je n'ai pas rêvé.

Connaissez-vous le crime d'Issei Sagawa? La lecture de son méfait dans les journaux a bouleversé ma vie; l'horreur qu'il inspire n'a d'égal que l'extrême beauté de son caractère primaire. Manger l'objet de son amour reste une image de communion que seules les religions permettent, encore que ce soit par l'unique voie du symbole. J'ai cru, l'espace d'un instant, comprendre Issei Sagawa. N'eût été du dégoût qu'il provoque, son acte aurait porté à l'extase.

Je vous écris depuis ma maison du passage Rundskriv (Circulaire, en français). Les couloirs sont dans l'axe de la mer. Il règne ici un grand désordre. Nous sommes vendredi. Avec beaucoup de bonne volonté, je tente de me préparer aux tourments du mois d'août. Malgré tous les efforts déployés en vue de me soumettre calmement à l'inévitable, les difficultés de cette préparation font que je sombre parfois dans une stricte indifférence. L'insensibilité s'installe, comme une tumeur maligne dans les zones encore vivaces d'un organisme atteint. Il n'est plus en mon pouvoir, Sydney, de contrer le désespoir, quel que soit le degré de résistance que je lui oppose.

Les cavernes suintent, regorgent de noirceurs. Lorsque vous reviendrez à Luften, au lieu de vous faire visiter les littoraux comme l'année dernière, cette fois je vous emmènerai dans les gorges, les ravins

et les souterrains où je passe de longs moments pour fuir.

Parlez-moi de la mangrove. N'oubliez surtout pas de m'écrire. J'attends vos lettres.

D.H. Cunard

*NDLR: Ce texte est extrait d'un roman en préparation, **Le Prisonnier du passage.***